

Hors foyer

L'autre côté de la mer de Dominique Cabrera

Gérard Grugeau

Numéro 90, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23730ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1998). Compte rendu de [Hors foyer / *L'autre côté de la mer* de Dominique Cabrera]. *24 images*, (90), 43–43.



Recentrer le regard. Tarek (Roschdy Zem), Georges (Claude Brasseur) et sa nièce (Ariane Ascaride).

HORS FOYER

PAR GÉRARD GRUGEAU

Les peuples manquent souvent de mémoire et se refusent parfois à regarder en face leur propre histoire. Pour la société française, la période de la guerre d'Algérie, tout comme celle de l'Occupation, fait encore partie de ces territoires occultés dans lesquels la fiction démystificatrice n'ose guère s'aventurer. Dans le foisonnant *L'autre côté de la mer*, Dominique Cabrera, cinéaste pied-noir de la seconde génération, prend le risque de libérer la parole bâillonnée depuis plus de 30 ans et de questionner les identités vacillantes en recentrant le regard sur les suites d'une guerre qui meurtrit encore aujourd'hui les esprits des deux côtés de la mer. Selon le point de vue où on se place, l'Algérie et la France constituent ainsi, de part et d'autre de la Méditerranée, le «paradis perdu» hors champ d'une mémoire traumatisée.

Pied-noir d'Oran qui a fait le pari de l'Algérie indépendante en 1962, Georges (fabuleux Claude Brasseur) débarque dans le Paris d'aujourd'hui pour se faire opérer d'une cataracte. Il rencontre en la personne de Tarek (Roschdy Zem), son chirurgien, un jeune beur prospère qui semble parfaitement intégré. Une amitié chao-

tique mais profonde naîtra de ce retour forcé aux racines, de cette confrontation des identités mal assumées à la jonction douloureuse d'un passé et d'un présent interdépendants.

Ce n'est bien sûr pas un hasard si le personnage principal du film souffre de troubles de la vue. Du haut de son opiniâtreté bourrue, Georges n'est pas homme à se remettre facilement en question. Sourd à son propre chaos intime, il a littéralement un voile devant les yeux qui l'empêche de compatir aux tourments de sa famille à qui il n'a jamais pardonné d'avoir choisi l'exil vers la France à la fin de la guerre. C'est un peu comme si Georges s'évertuait à percevoir «hors foyer» une réalité trop confuse qui le dépasse. *L'autre côté de la mer* est donc une métaphore sur le regard qui se propose de dessiller les yeux sur un héritage tabou. Mais, par définition, le «foyer» est également le lieu d'où rayonne la chaleur, la lumière, le lieu où habite la famille, ceux que l'on reconnaît comme étant les nôtres. C'est donc aussi à un voyage initiatique au sein de la communauté pied-noir, et de ses codes, auquel nous convie le cinéma chaleureux et physique de Dominique Cabrera.

Venue de l'école documentaire, la cinéaste colle avec générosité à tous ses personnages (et, indirectement, à son propre album de famille) pour établir un pont entre les générations et essayer de démêler les fils d'une réalité complexe aux multiples ramifications. Prenant le contrepied des idées reçues et des clichés folkloriques habituellement associés à cette communauté, Cabrera en véritable artiste restitue sa chair au réel pour mieux exorciser les vieux démons qui couvent encore sous la cendre d'un passé refoulé. Nourri par une galerie de personnages qui imposent d'emblée à l'écran leur densité humaine, le récit touffu et générateur d'une foule de microévénements (voir notamment les retrouvailles émouvantes de Georges et de son amour de jeunesse) démontre à quel point la démarche de la réalisatrice part d'une nécessité intérieure et ne répond qu'à un seul principe: faire s'incarner le monde dans toute sa polyphonie à la fois mélancolique et radieuse. Passionnée, la caméra de Cabrera incite les personnages (et les comédiens) à se révéler à eux-mêmes dans leur inlassable quête d'une présence au monde plus vitale, plus authentique. Tarek renouera ainsi avec ses racines et renforcera son identité métissée. Quant à Georges et à sa famille, ils viendront à bout des fantômes du passé lors d'une magnifique séquence de catharsis qui permettra à la réconciliation de se faire sur le terrain miné et déchirant des illusions perdues. L'Algérie ravie à elle-même et saignée à blanc dans sa chair n'en finit plus aujourd'hui de compter «ses cadavres mutilés, visages sans corps, sans regard» justement, comme le soulignait récemment Tahar Ben Jelloun. En filmant au présent «l'Algérie à Paris» et en prônant la mémoire contre l'oubli, le film de Dominique Cabrera prouve magistralement par le cinéma qu'un ancrage fort dans le réel est encore la meilleure arme contre toutes les dérives fantasmatiques et totalitaires. ■

L'AUTRE CÔTÉ DE LA MER

France 1996. Ré.: Dominique Cabrera. Scé.: Louis Mathieu de Vienne et Cabrera. Ph.: Hélène Louvart. Son: Xavier Griette, Dominique Vieillard, Dominique Gaboriau. Mont.: Sophie Brunet. Int.: Claude Brasseur, Roschdy Zem, Marthe Villalonga, Agoumi, Catherine Hiegel, Marilynne Canto, Slimane Benaïssa. 90 minutes. Couleur.